

STOR

MODERN LANGUAGE NOTES

VOLUME XXXV DECEMBER, 1920 NUMBER 8

LA CHANSON PROVENÇALE DU PÈLERIN DE SAINT-ROCH

Nous n'entreprendrons pas de retracer ici ce que fut l'épidémie de peste qui désola Avignon de 1721 à 1722. Moins " célèbre " que celle de 1580-81—la "grande peste" de Bouche et autres historiens, bien qu'eût déjà été appelée de ce nom celle de 1347-48, qui enleva Laure à Pétrarque [1]—elle a été décrite, d'abord par P. Charpenne, dans son *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France,* parue, en deux volumes, à Paris en 1886, puis par M. Paul Gaffarel et le Marquis de Duranty, dans leur gros ouvrage sur *La Peste de 1720 à Marseille et en France* (Paris, 1911), alors que l'ancien chapelain de Saint-Louis des Français à Rome, M. G. Fraikin—auteur d'une assez médiocre publication sur les *Nonciatures de France sous Clément VII,* dont le premier volume vit le jour dans la *Collection des Archives Religieuses de l'Histoire de France* qu'avaient entreprise les éditeurs Picard et Gabalda à Paris—a donné, en 1912, dans les *Annales de Provence,* p. 153-165, trois documents extraits des *Archives* du Vatican: *La Peste en Provence sous la Régence,* (*Mémoire de purifier les Eglises dans les Villes qui ont été attaqués* (*sic*) *de la Contagion; Mémoire sur la désinfection générale des maisons, meubles et effets qui ont servi et où il y a eu des pestiferez; Composition et doze des parfums, avec la manière de parfumer*): véritable traité, comme l'on voit, d'hygiène . . . telle qu'on l'en-

[1] Cf. Baluze, *Vitae paparum Aveniensium, etc.* (Parisiis, 1693), I, 274; Bouche, *Essai sur l'histoire de Provence,* II (Marseille, 1785), 111, ainsi que Fornery, *Histoire, etc.*, II, 227-28, et, sur la peste de 1629, 295.

tendait à l'époque de Grégoire, où c'était "*per la priero*" que l'on combattait le plus efficacement la peste. . . .

Notre but est moins ambitieux et plus limité. Nous avons pensé, en effet, qu'il importait de tirer de l'oubli un document "poétique" d'un intérêt certain, qui, depuis sa publication, en deux successives éditions—dont la seconde est enrichie d'additions —chez Ch. Girond à Avignon, en 1722, n'a fait l'objet d'aucune étude et semble bien n'avoir été utilisée par personne, malgré les renseignements, si typiques, qu'il apporte à l'historien de la peste d'Avignon. Jusqu'ici, les seules mentions qui en aient été faites — et elles se réduisent, à notre connaissance, à deux — sont des transcriptions, plus ou moins arrangées, du *Dictionnaire Historique, Biographique et Bibliographique du département du Vaucluse,* de C.-F.-H. Barjavel (Carpentras, 1841)—nous avons eu l'occasion, précédemment, de parler de ce Barjavel: *cf.* notre travail sur *G. Libri et la Bibliothèque de Carpentras* (Bordeaux, 1911, extrait du *Bulletin Italien,* p. 12, *note* 1)—où, p. 145, *note* 1, du t. II, à l'article *Manne, L.-F,* est citée, sans nom d'auteur, et avec une inexactitude chronologique qui prouve que ce garant n'en parle que par ouï-dire, la "chanson patoise du *Pèlerin de Saint-Roch,* relative à la peste qui affligea Avignon en 1720" (*sic*). Ce passage est transcrit par P. Charpenne au t. I, p. 320, *note,* de l'ouvrage ci-dessus mentionné avec cet enrichissement (?) : que la chanson est attribuée à un mystérieux "cadet Grégoire," sans plus. Enfin, MM. P. Gaffarel et Duranty se borneront, à leur tour, à reproduire Charpenne, dont ils tairont la source, à la p. 599 de *La Peste de 1720,* en affirmant, de leur propre autorité sans nul doute, que notre chanson, dont ils font une composition anonyme ("*On composa même à ce sujet une chanson provençale,*" écrivent-ils), "eut beaucoup de succès."

Et c'est ainsi que l'érudit Conservateur du *Musée Calvet* à Avignon, M. J. Girard, put—quelques semaines avant que la guerre vînt nous arracher à nos chères études, pendant 5 années!—nous écrire qu'il ne croyait pas que notre chanson "ait jamais fait l'objet d'une étude, ou ait été utilement employée par quelque auteur" et que le zélé historien des choses de Provence, notre collègue de la faculté d'Aix, M. V.-R. Bourrilly nous confirma, à la même époque: "Je ne sais rien sur la bibliographie d'un 'Pèlerin de St. Roch' . . ." Et, en fait, c'est en vain que l'on

recherchérait—non pas même l'énoncé du titre et la description bibliographique de la *Chanson Provençale du Pèlerin de Saint Roch,* plaquette in -4° de v ff. n. ch. et 16 pp., *deuxième édition* " revûë, corrigée et augmentée de quelques couplets, de quelques Nottes (*sic*) et de plusieurs petits Ouvrages en Vers addressez (*sic*) à l'Auteur," in -4° de XVIII et 16 pp.—mais la simple mention de son auteur, J.-M. Grégoire, Directeur du *Petit Lazaret* avignonnais, dans les ouvrages biographiques sur le Vaucluse, ou dans ceux relatifs à l'imprimerie dans ce département—telles les savantes *Notes sur des imprimeurs du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange,* par M. Pellechet—ou, à propos de copies manuscrites, dans les si riches *Tables* des *Catalogues* des Manuscrits d'Avignon et de Carpentras, ou, *last not least,* au *Catalogue* des ouvrages imprimés de notre *Bibliothèque Nationale.* Quant à sa notation musicale, s'il existait, parmi les lecteurs de cette *Revue,* quelqu'un qui se sentît animé du désir d'orner les strophes qui vont suivre des charmes du chant, nous le renverrions à l'air vieillot de *Tout Pèlerin qui fait voyage,* qui est celui sur lequel elles se chantaient alors, si tant est qu'elles le furent jamais, en leur tragique bonhomie.

Nous avons déclaré plus haut que nous n'entendions pas refaire l'histoire de la peste d'Avignon en 1721-1722. Encore faut-il que les allusions, aujourd'hui obscures, que renferme notre *Chanson* soient éclaircies. Et, en entreprenant, sur les pas du bon Grégoire, cette tâche, quel tableau pourrions-nous brosser de l'horreur de ces sombres journées, où les fatals tombereaux—précurseurs des tombereaux homicides de notre Révolution — sillonnaient les rues muettes de la vieille cité papale, dans leur bizarrement funèbre appareil? Grégoire, fonctionnaire municipal, glisse prudemment sur cet aspect ignoble de l'administration de la ville et, conformément au conseil que lui adresse l'un de ses apologistes, p. xvii de la *seconde édition,* en s'adressant à sa *Chanson:*

Pars donc, ma Fille, cours instruire
L'avide Lecteur de nos Maux:
Mais garde-toy, pour les décrire,
De dévoiler nos Tombereaux.
Ces horreurs vivement dépeintes
Laissent, dans les esprits empreintes,
Des images à faire peur. . . .

il ne dit que . . . ce qu'il n'était point possible de taire. Car, s'il a composé cette chanson, c'est tout simplement parce qu il entend, de la sorte, en bon méridional, flatter la maffia alors au pouvoir, faire sa cour à quiconque détient quelque parcelle d'autorité: système dont il abuse copieusement, en vertu de ce droit sacré de tous les sportulaires, toujours grouillants et en humeur dans ces bienheureuses régions du *far niente* et de la *galéjade.* Toutefois, à en croire Peillon le cadet, dont un madrigal clôt la série des panégyriques liminaires dont fut enrichie la *seconde édition,* laquelle fut imprimée au moment où le fléau tendait à sa fin, il serait de mauvais goût, de notre part, de reprocher à J.-M. Grégoire ces adulations sans nul doute tout autres que désintéressées, puisque — ô paradoxe d'un lointain ancêtre du Tartarin national!—ses strophes eurent le don de mettre en fuite le "mal qui répand la terreur," dont notre bon La Fontaine avait dit que c'était une invention de la fureur céleste à l'endroit des humains misérables:

Gregoire, voi (sic) *l'effet de ta Muse agreable,*
Qui, par ses traits naïfs et ses vives couleurs,
Nous fait un badinage aimable
De la Peste et de ses horreurs:
Cette Tysiphone cruelle,
Voyant que tu t'es joué d'elle,
S'en va chercher fortune ailleurs!

Mais laissons ces traits de mœurs locales et passons à l'examen de notre texte. Pourquoi, d'abord, ce titre de *Chanson du Pèlerin de Saint Roch?* C'est qu'hors des murailles d'Avignon, l'hospice des pestiférés érigeait, dans l'enclos Saint-Roch, la chapelle consacrée à ce thaumaturge montpelliérain, légendaire intercesseur auprès de la clémence divine dans les épidémies. Lorsque, avec le progrès de la contagion, le nombre des malades se fut accru, l'on établit de nouvelles infirmeries dans les couvents des Minimes, des Capucins et des Récollets, et ce détail va nous permettre d'expliquer, tout à l'heure, certaine obscure allusion au "voisinage" du Chevalier Lyli. Grégoire relate sommairement, au début de sa complainte, les précautions nécessaires pour se garantir contre la peste, quand le devoir—ou la nécessité—obligeait les riches bourgeois à sortir de leurs demeures barricadées, et comment, aussi, la cité et le Comtat ayant, à grands frais et durant de longs mois, fait garder les bords et passages de la Durance,—pour empêcher la contagion d'arriver,

comme naguère, par la Provence—le zèle des officiers généraux ne put empêcher qu'elle n'y pénétrât . . . avec les contrebandiers, qui, naturellement, s'arrangeaient avec les vigilants des frontières pour passer quand même. Et le premier qui constata la présence du fléau fut l'habile maître-chirurgien en Avignon, Manne fils, ce qui lui attira la haine furieuse de la plèbe, incrédule parce que sa liberté se trouvait compromise, mais ce qui n'empêcha nullement ce galant homme de se sacrifier, lui et sa famille, au service des pestiférés. Sa femme, en effet, ainsi que la sœur du trésorier Cucurne, fut l'une des premières victimes, dans les pénibles et hasardeux offices rendus aux malades à Saint-Roch. Après trois mois d'exercice, le médecin Soubes, docteur agrégé, succombait. Manne eut la chance d'échapper aux atteintes du fléau, ainsi que son actif collaborateur, Gautier, autre docteur agrégé.

Nous avons suffisamment caractérisé plus haut la méthode de Grégoire pour que l'on conçoive que si, tout en se louant du courage montré par les chirurgiens, il n'a pu refuser un couplet au motif secret de leur zèle de morticoles, ce devait être que la chose était, de patente et manifeste, devenue scandaleuse, au détriment —non de la populace, qui ne comptait pas—, mais des gens du Tiers, sacrifiés pour la Noblesse, laquelle faisait garder par des sentinelles les demeures où, dans un isolement absolu, étaient traités ses membres atteints de la peste. Que si, cependant, le Directeur du *Petit Lazaret* ne pouvait qu'effleurer cette délicate matière, quelle éloquence, par contre, se dégage des représentations graphiques du peintre Lauze, qui, spécialiste en appareils lugubres, fixait sur la toile le spectacle terrifiant du tombereau à la fatale clochette, quand celui-ci, arrêté devant une porte marquée de la sinistre croix blanche—qui, après la désinfection des "Parfumeurs," se muera en croix rouge—met en fuite quelque passant épouvanté! Toutefois, s'il est une catégorie de la société avignonnaise à laquelle Grégoire refuse sa pitié intéressée, ce sont les Israélites, à l'endroit desquels il se laisse aller à une macabre satire, en rappelant, à ce propos, la comique dénomination que portaient les tailleurs, celle de "croque-prunes," parce que ce fruit, ne salissant pas les mains, était celui que mangeaient de préférence, à la saison, ces artisans, tout en vaquant à leur travail. Ainsi, d'ailleurs, expliquerons-nous l'apostrophe dirigée au comte de Cicery, seigneur de la Tour de Camp et Viguier d'Avignon, qui

avait les Israélites dans sa juridiction et dont les ordres sévères, naturellement non observés, furent cause que la "Juiverie" resta l'un des quartiers d'Avignon qui souffrirent le plus durement de l'épidémie. Comment en eût-il été d'autre sorte, si l'on songe à ces petites baraques, dont parlera notre auteur, que l'on avait établies au long des grands fossés s'étendant de la Porte St. Michel à la Porte Limbert et si légères qu'elles n'étaient faites que de tables de vers à soie: niches basses et étroites qu'avait imaginées le bourgeois Tessier, créé Commissaire-Général pour la Campagne, et dont l'inutilité n'apparut quelorsque la Mort les eut muées en autant de foyers d'infection!

Du long défilé, que la *Chanson* déroulera, de noms inconnus, nous retiendrons les patronymiques notables, à des titres divers, à cette époque, à Avignon. Voyons d'abord la police. Elle était confiée à l'apothicaire Calvet, autre Commissaire-général pour la Campagne. Les Notaires veillaient aux portes, aussi bien sur les étrangers et les gens de l'Etat qui s'y présentaient, que sur les denrées et marchandises qu'on y faisait entrer. Comme Grégoire logeait à l'Isle Ville-franche—pour reproduire l'orthographe de son temps—qui resta l'un des lieux les moins ravagés, il n'a pas manqué de brûler son encens en l'honneur de M. de Carmejeane, lieutenant de cavalerie du régiment du comte de Cayeux, venu tout exprès servir sa patrie en qualité de Commissaire de l'Isle. Il va de soi que Messire Charles-Noël de Galeans de Castelanne, marquis de Salerne, seigneurs des Issards [2] et autres lieux, ait une part prépondérante des louanges que prodigue le sportulaire rimeur. C'était le Premier Consul. A ce titre, la *Chanson* lui est humblement dédiée. Le reste des éloges tombe de droit sur Joseph Louvet, Consul pour la seconde fois, et quelques bribes éparses iront, fort à propos, atteindre Messire Joseph-Gaspard Imonier, notaire. Mais, au fait, qui peut bien être ce "*Crouzé Cacalauzo,*" dont la vieillesse est invoquée en une fin de strophe assez obscure? Evidemment, il s'agit de Crozet, docteur en droit, mort, à 93 ans, dans l'intervalle des deux éditions et qui était — suivant l'usage méridional — baptisé de ce sobriquet animal pour le distinguer d'autres Crozet, bien qu'on l'appelât aussi *Caqueloze,* parce qu'il

[2] Château à quelques kilomètres d'Avignon, sur la commune des Angles (Gard), célèbre depuis comme résidence du grand critique légitimiste A. de Pontmartin, auquel un monument a été érigé peu avant la guerre.

avait francisé lui-même ainsi le vocable provençal signifiant *escargot*. François Follard, docteur en droit et agrégé, homme d'une corpulence et d'une santé qui l'amenaient à brusquer les précautions courantes, était ce que l'on avait appelé d'abord, en Avignon, *Juge des Messieurs les Consuls* et qui, en 1721, portait le titre d'assesseur: charge à laquelle incombaient toutes les harangues prononcées au nom du Corps consulaire. C'était lui qui, dans les Conseils et les Assemblées, portait le premier la parole et faisait le premier les propositions d'affaires publiques. Quant au *Primicier*, c'était tout simplement le recteur de l'Université, qui, entre autres attributions éminemment utiles de sa charge, avait celle d'offrir, le jour de la Fête-Dieu, un grand déjeuner à Messieurs du Corps des Docteurs, après que ceux-ci, en robes de cérémonie, avaient assisté, dévotieusement, à la pieuse procession. Le *Primicier* avait libre entrée aux Assemblées et Conseils et s'y présentait en compagnie de quatre Députés de son Corps, pour y veiller à la bonne gestion des deniers publics. C'était, à l'époque de la peste, Elzéar-Joseph de Guintrandy qui remplissait cet office, auquel il avait été appelé étant absent d'Avignon. Honorablement connu par ses dons d'éloquence et de poésie, il est l'un des "*Siey persounage*" que rencontrera ce courtisan de Grégoire, avec les Consuls et le Prévôt du Bureau de Santé et, notre auteur ayant adopté le personnage d'un pèlerin—lequel, selon la tradition, portait une sorte de bouteille, ou gourde, attachée à l'extrémité du bourdon—nous le verrons en profiter pour, sous prétexte de boire à leur santé, conférer à sa chanson l'aspect vieillot des complaintes vécues,—ce en quoi il réussit assez bien, grâce à la bonhomie naturelle de l'idiome provençal, fidèle reflet de la race,—et, ayant l'air de reprendre haleine, ajouter à son récit un trait charmant de vraisemblance.

Parmi les ecclésiastiques que Grégoire appelle à la barre de sa complaisante Clio, nous mentionnerons l'abbé Elzéar des Achars de la Baume, prévôt de la cathédrale, que son titre de préposé à la Métropole faisait premier député du clergé au Corps de Ville et que l'on vit quelques fois à la tête de l' "équipage." Le "*bon Sauvadou,*" dont le neveu, un sieur de Salvador, a adressé à l'auteur une épigramme latine, était l'abbé de Salvador, supérieur de la communauté ecclésiastique dite *Notre-Dame de Sainte-Garde,* spécialiste des missions, tant dans le Comtat qu'en Provence et qui,

pendant l'épidémie, exerça son ministère en pleine ville, aux portes des infirmeries, comme en rase campagne, ainsi qu'aux Courbeaux à l'occasion des fêtes de Noël. Le *" digne suje dei Caroulisto "* était l'abbé de Guillen, docteur en Sorbonne et Supérieur du Séminaire de St. Charles de la Croix. En sa qualité de Commissaire aux quartiers les plus infectés, celui, en particulier, de la Triperie, il distribuait des secours aux portes des infirmeries et l'on peut aisément s'imaginer quel affreux désordre devait, en ces temps de médecine barbare et de chirurgie sanglante, régner en de tels lieux. Plusieurs fois, il se mit aussi à la tête des tombereaux, qui purgeaient la cité des morts et des malades, pêle-mêle ! Quant au *" cher Massillan "* qui, au dire de Grégoire, suivit ce vaillant exemple, c'était un chanoine de l'Eglise Métropole, Commissaire-Général de la paroisse Saint-Didier et député du clergé au Corps de Ville, l'abbé de Massilien.

Passons à la noblesse. Grégoire rend hommage à un vieillard de cet Ordre, qui, malgré son grand âge et ses emplois, servit généreusement sa patrie en cette passe critique : M. de la Royère, Commissaire-Général de Notre-Dame la Principale, sa paroisse. Il en vante un autre qui, bien que dans la force de l'âge, s'exposa, tant aux infirmeries qu'à la tête de l' " équipage " : M. Jacques de Cambis, marquis d'Orsan et de Lagnes et Commissaire-Général de la paroisse de Saint-Genest. Incidemment, Grégoire parle, après avoir consommé son los sur l'autel des privilégiés, de deux roturiers : Gastaldi et Normandeau. La digression n'était que juste, car ces deux docteurs agrégés remplissaient, l'un et l'autre, des rôles d'importance dans cet Avignon papalin dont l'imprimeur mécréant de Sa Sainteté, Théodore Aubanel, nous a, par des rimes païennes en l'honneur des belles filles d'Eve qui ornaient de leur beauté la vieille cité, fait oublier que c'était une Rome en miniature qu'il fallait y rechercher, si l'on voulait en bien comprendre l'étrange physionomie historique. Gastaldi, professeur en l'Université, était l'une des colonnes du Bureau de Santé. Normandeau présidait à l'office de Directeur-Général des " Parfums " : dignes symboles d'un ordre de choses rétrograde, où se complaisait cette enclave du Vicaire du Christ en la Provence sensuelle et férue d'un passé mort. Les bureaucrates avaient, d'ailleurs, la vie dure en Avignon. Grégoire nous parle d'un *" moussu Henrice,"* dont il souhaite au Secrétaire de Ville, Pinta, son successeur, d'imiter la

longévité. Or ce personnage, un certain Henricy, était mort presque nonagénaire, après cinquante-huit ans d'exercice de sa charge !

Nous n'avons rien dit encore de celui qui incarnait le Pape en sa bonne ville, ce vice-légat qu'on appelait *"noste Prince."* C'était, à l'époque, Monseigneur Reynier, des comtes d'Elcy. Il poussa le dévouement jusqu'à parcourir les rues, à cheval, et sacrifia, dans son zèle apostolique, sa vaisselle plate pour que mangeassent les malheureux. L'archevêque, suivant ce digne exemple, fit d'évangéliques homélies. C'était un Italien de Turin, des marquis de Cavaillac, Francesco-Maurizio de Gonterii, en fonctions depuis 1706. C'est, sans doute, parce qu'il avait chargé Grégoire de quêter pour les innocents que celui-ci a composé, lors de la seconde édition, la strophe des "enfants à la mamelle," que la peste—détail notable—semblait respecter particulièrement. Ajoutons que, grâce aux rigueurs de la quarantaine, qui immobilisaient en la cité une infinité de notables — lesquels, sans cette mesure, eussent pris la poudre d'escampette et, sous prétexte d'échapper à la contagion, l'eussent répandue par toute la France—les dons en argent et linge pour les infirmeries furent assez nombreux. Grégoire mentionne, en lui donnant son titre d'Auditeur-Général de la Légation, l'abbé Don Severino Missini. Cet homme énergique fut, précisément, celui qui contribua le plus à ce que la dite quarantaine fût strictement observée, ce dont il faut lui savoir gré, infiniment. Il est un autre fonctionnaire qui prit tout autant au sérieux son rôle de défenseur de la santé publique. C'était l'abbé Ilary, Avocat-Général et Procureur Fiscal. Le *"fuggés, enfan!"* que pousse Grégoire à son aspect—et où *"enfan"* s'applique aux gens du peuple, conformément à l'usage—est, à ce point de vue, d'une éloquence particulièrement vive, en son laconisme même.

Il nous reste, enfin, à consacrer quelques lignes à l'autorité militaire. Le *"cher commandan,"* chef de la troupe au nom de Sa Sainteté, était le comte de Vézelay, oncle des cardinaux Albany, Commissaire-Général de Saint-Agricol, et dont les rondes par la ville, à la tête de gens armés, ne semblent pas l'avoir rendu moins populaire dans sa paroisse. Laulés, lui, était un Irlandais qui resta douze années au service direct du Saint Siège—il fut, croyons-nous, castellan de Sinigaglia—et dont le frère, lieutenant-général des armées du roi d'Espagne, était alors Ambassadeur de Sa

Majesté Catholique en France. Si jamais il nous est donné de publier notre *Histoire du Complot Séparatiste Breton dit "de Pontcallec,"* l'on verra qu'il joua un rôle dans cet obscur prolongement de la conspiration de Cellamare, qu'aucun historien, français ni étranger, n'a encore étudié sérieusement, et qui met sous un jour si singulier la politique de Philippe V à l'endroit de la Maison de France, d'une part, et l'esprit de séparatisme anti-français des nobles bretons, de l'autre. Laulés était, en 1721-22, major de la garnison d'Avignon. Le Chevalier Lyli, lieutenant de Chevaux-Légers et alors leur commandant à Avignon, serait un curieux sujet d'étude, que, peut-être, entreprendrons-nous, quelque jour. Originaire d'Orvieto, cet esprit charmant, qui mit fidèlement en italien la traduction française d'Horace par Dacier, avait la malchance d'avoir sa maison, l'une des demeures avignonnaises les plus commodes et de meilleur goût qui fussent, entre deux infirmeries, celle des Minimes et celle des Capucins, ce qui explique l'allusion de notre chanson à son mauvais "voisinage." Citons aussi, parmi d'autres Italiens depuis longtemps domiciliés à Avignon et mentionnés par Grégoire, le gentilhomme milanais Mariani Alfier, qui fit dûment la ronde.

Il était naturel que la *Chanson du Pèlerin de Saint Roch* se terminât sur une invocation à Innocent XIII, douzième pape d'une famille qui avait donné tant de cardinaux à l'Eglise romaine. Le Souverain d'Avignon, pour ne pas démériter de son titre auguste et sacré de Vicaire du Christ ici-bas, avait, en la solennité de la Conception Immaculée de la Très Sainte Vierge et malgré le froid rigoureux qui sévissait, ce jour-là, sur la Ville Eternelle, assisté, à pied, à la procession expiatoire destinée à apaiser le courroux du Très-Haut à l'endroit de son fief bien-aimé. Non content de cet acte magnanime, Innocent ordonna en outre, dans tous les Etats de l'Eglise, des prières en faveur d'Avignon affligé. Et, détail que n'a pas négligé notre Grégoire, il avait envoyé à son fief du *"bel argen,"* sonnant et trébuchant. Mais si les vers de Grégoire eurent le don de chasser la peste d'Avignon, les souhaits de longue vie que lui adressa, songeant surtout à lui-même, le rimeur aulique, n'eurent point celui d'éloigner de la tiare la sinistre faucheuse d'hommes et les *"cinquante ans ben conta"* devaient, tout juste, se réduire à deux, grâce, peut-être, aux P. de la Compagnie. . . .

Ay bourna mon Pelerinage
dins Avignon,
Ren que me donne de courage
que mon bourdon:
tou beou soulé fau mon camin,
bonno methodo
per évita tou lou venin
d'aqueou lay mau que rodo.

Rodou, cour, sauto, se fai cregne,
de tou cousta,
voudrieu trouva quauque entresegne
per l'évita,
fau may d'éta d'un pastre vieou
que d'un mounarquo,
quan la Parque a coupa son fieou
e que Caron l'embarquo.

Es foou qui non se n'en mesfiso,
qui non cren ren,
per yeou vinaigre ma camiso,
fugge ley gen,
de lieun, moussu, parla me un pau,
vive en hermito,
pardon n'intre din gis d'houstau,
res n'intre din mon gito.

Dou ten dey malheur de Prouvenço,
nous guardavian:
beous soudars dou bor de Durenço
vous pagavian:
mai non pas per estre endourmis,
la causo es claro,
la pesto pren parents, amis,
souven sen dire garo.

Quan franchissen nostei barrieros,
vengué lou mau,
Manne à chivau, per ley carrieros,
cridé tout hau:
"*Paure pople, te flattes pas,
tu n'as la pesto!*"
Lou pople aveugle à chasque pas,
ly ourié leou fa son resto!

Plusiurs fés n'en risqué sa vido
per trop parla,
mai d'un bourgeois de la partido
s'ero mela:
per mettre lei gen en reson,
que l'insultavon,
lei soudars de la garnison
en tou lio l'escourtavon.

Maugra l'envejo e l'ignourenço
que tan bouffa,
Manne, l'y as impousa silenço,
as triompha:
tou lou premié as counegu
nosto magagno,
si pu leou t'avian cresegu,
mens auro aurian de lagno!

L'ya pau de carriero de franquo,
se vei que tro;
toujou quauquo famillo manquo:
n'es a San Rho!
Lou paure n'es abandouna,
souven, pecaire!
Lou riche, lou fan rançouna,
sen lou tira d'affaire!

Lorsqu' entende la campanetto
doou tombareou,
prene la poudro d'escampetto,
m'esbigne leou,
n'ai gis de curiousita
de taley causo:
non veiren tout aquo pinta
un jour dey man de Lauzo?

Quan rescontre quauquo croux
blanquo,
signau de mor,
lorsqu'un sentinello m'attanquo,
reste d'abor:
mai quan me dy de recula,
vitte recule,
file avan quan pode fila,
vequi commo barrule.

La Jusarié se disengruno,
toujou n'en mor!
Commo un tailleur croquo lei pruno,
anen taffor:

la pesto n'en fai son desser;
qu'accabe vitte,
qu'emporte aqueou ragout d'infer
e qu'em aquo nou quitte!

Pardouname, Moussu le Comte
de Cicery,
si dei Jusioou tene pas conte,
e si n'ay ri:
de vosteis ordres mau gardas,
son responsables,
e por aco les ai mandas
à tous les millo diables.

Ay alluqua forço barraquo
lon dey foussa;
de dire aquel ouvrage raquo,
me sieou lassa;
l'Ingeniour es à chivau
que lei regardo,
pren lei gallars e lei malau
per d'anchoje ou de fardo!

Ben qu'aco nou siège inutile,
tombe d'accord,
Teissié, que ren t'es difficile,
sies pres d'abord,
sens interest de nuech, de jour,
à touto brido,
n'en voles pertout au secour
où ton ardour te guido.

En Villo comme à la campagno,
ren qu'à chivau,
beoure lou souleou e l'eigagno
sen prendre mau:
aco n'aparten qu'à Calvé
l'Apouticari,
que fai autan ben son devé
qu'à la porte un Noutari.

Bon Commissari de mon Ilo,
fares canta:
per vous d'houstau ni a pron de filo,
ben en santa:

Carmejeane fasés tan ben
vosto tournado,
que Dieou fara qu'en pau de ten
poudrés joindre l'armado.

Lei Magistra d'aquesto villo
s'ajudon pron;
per nourri lei paure à chamillo,
mangeon sei fon!
Gran Dieou per trouva tan d'argen
quinto resourço!
Foudrié lou credy doou Regen
ou pesqua dins sa bourço!

Noste Premié per sa prestanço
nous charme eissi;
sçaven qu'és counegut en Franço,
à Roume aussi,
au soulét nom de Dés-Issar
lou vesinage
per Avignon a mille égar
sen dire d'avantage.

Noste Segon ben lou segondo,
n'es jamai las,
vigilen, fai per tout sa rondo,
s'espargno pas:
Louvé, sarés toujou loüa
de pron de causo:
Dieou veuille mai vou conserva
que Crouzé Cacalauzo!

Imounié, voste caractero
me reven ben,
sage, discret, humble, sincero,
sias dou viey ten:
estre Conse senso brigua
es causo raro:
n'anes pas tan vous fatigua,
vous voulen Conse encaro!

Frés, ben pourtan, plen de courage,
ami de cor,
for ben! Mai brusqua l'equipage [3]
n'es un pau for!

---

[3] Nous nous abstenons de gloser notre texte, mais il nous est difficile, toutefois, de ne pas remarquer ici que si Mistral avait eu connaissance de

Foular, noste illustre Assessour,
fés gau de veire:
mai tau parei d'acié lou jour
que lou soir es de veire.

Lou Primicié toujou per orto,
pren de gran soin,
pas un Douctour per son escorto,
n'en sieou temoin:
mai quan donno de dejeuna,
bonney ventrado,
en proucession vesés ana
ley perruquo carrado.

Dei douctour la noble sequello
n'a ben comprés
que voste esprit e voste zelo
demandon rés,
Guintrandy, qu'un bonhur per nous
qu'en ten de pesto
lou Corps vous ague maugra vous
vougu mettre à sa testo.

Prevo chousy su mai de trento,
digne Prevo,
Prevo que tan de gen contento,
dedin San Rho,
L'y a de canonge retrancha
din lou Chapitre,
n'aves pas lio de vous facha,
fan merveille au poupitre!

Bel ournamen d'aquesto villo,
bon Sauvadou,
per sauva un tout commo milo,
dounarias tou:
que n'en pourtas ben voste nom,
chascun lou crido:
avés beou nou dire de non,
avés la desmentido.

Dei Confessour la longuo listo
n'en produirieou,
mai n'an agu per touto visto
d'agi per Dieou:
victimous de la carita,
vostey loüanges,
n'en sieou pas digne de canta,
lei leisse dire es Anges!

Ay rescontra siey Persounage
qu'honore for,
que dins aqués tem n'en fan rage,
morgon la mor:
voule que la pousterita
ben ley counegue:
en attenden, à sey santa,
souffrirès ben que begue.

Digne suje dei Caroulisto,
conserva vous,
n'en fagues pas groussi la listo
dei blanquei Croux;
ravi de vosto pieta,
per tout n'en parle,
e chascun di voou imita
son bon Patron San Charle.

Per conduire lou carriage,
cher Massillan,
vous n'en moustras ben de courage,
marchas d'avan;
pareisses, Canonge escondus,
troupo timido:
per un jouine Abbé confondus,
siegès de la partido.

N'en dirai plus que la Noublesso
fu e s'escon,
mai qu'es remplido de tendresso
per Avignon:
de n'en repara son honnour,
l'y a la maniero;
dirai qu'a fa son Proucurour,
Moussu de la Rouyero.

---

cette *Chanson*, il eût cité, dans *Lou Tresor dou Felibrige*, cette caractéristique expression, qui rend quelque chose comme: *aller au feu tête baissée* en français et qu'il n'eût pas dit, t. 1, p. 677, que l'expression *croco-pruno* ne signifiait "tailleur" qu' "en Rouergue," puisqu'elle était courante en Avignon. . . .

Brave d'Orsan, un pau tro brave,
vonte es qu'anas?
es ver San Rho, segur lou sçave,
que caminas:
per dire vrai, n'en fasés tro;
prendres la pesto,
tan souven vay l'aigue un bro
que puis enfin ly resto!

Vous que sur tout ço que se passo
donnas liçon:
Gastaldi, venés prendre plaço
dins ma canson:
sias dou Bureou de la Santa
un membre utile,
e vous y vesés consulta
en medecin habile.

Nourmandeou, sias infatigable,
sias d'argen vieou;
mai non sies pas invulnerable,
non plus que yeou;
Medecin hardi, generoux,
toujour alerto,
un pau mens d'honte ey pouvouroux
ririen de voste perto!

Secretari de nosto villo,
brave Pinta,
vagués pas t'escoufa la bilo
de tou cousta;
mai tacho de vieoure conten,
din toun ouffice,
e de l'exerça pu lon ten
que n'a fa Moussu Henrice.

Noste Prince, ben que sié sage,
risqu'un pau tro,
souven, guida per son courage,
vai à San Rho:
per d'autrei qu'en ourdouna ben
n'y ourié de resto;
may son gran cor n'es pas conten,
que non brave la pesto!

N'en sçave plus ço que me pesque,
ren me fay gau,
de la poou que noste Archevesque
non prengue mau:
en vesen tan de paureta,
tan de souffranço,
dis: que fara ma carita,
quan manque de finanço?

Per les enfans à la mamelo
que son resta,
plen d'uno bonta paternello,
m'a deputa:
ay l'ounour d'estre son quiston,
de porto en porto,
demande lange, calouron,
pedas de toute sorto.

Sarié ben faire un soulecisme
dey signala,
ou, per mieou dire, un barbarisme,
de non parla,
de Missini, Grand Auditour,
que tan s'ajudo,
que, si n'usavo de rigour,
n en sarian qu'oou prelado.

L'y a tro de gen per lei carrieros:
garo d'avan!
quauqu'un aura les estrivieros,
fuggés, enfan!
veissi l'houro que lou Fiscau
fay sa tournado;
en pron n'en pourrié cousta cau,
vitte, porto fermado!

Conte aussi bon que Conte y ague,
cher Commandan,
dise de vous vonte que vague,
es ben pourtan:
meinagea don vosto santa,
vous vese faire
de causo qu'à la verita
me fan souven mau traire.

Dins la paroisse sant Agriquo
eme pleisi
Oou lon voste panegiriquo
voudrien ousy:

l'y dise: tené vous conten,
  Dieou lou conserve!
Adieousias, dounasme de ten,
  ai de co que reserve.

Couneissen Laules per un home
  qu'és de la man,
pren pas lou mau per un phantome,
  l'y vai d'avan:
lou vesen souven à chivau
  per lou combattre,
en valour a pau de rivau,
  car fai lou diable à quatre.

Poudrieou-t'y garda lou silenço!
  Nani, nani:
sarié me faire vioulenço,
  Mariani!
Fau que prone que sias ama
  dins nosto Villo,
e qu'ey gen que non son ferma,
  l'y fasés faire gilo.

Moussu Lily, recommandable
  per son esprit,
se presento d'un air affable,
  toujous agit:
plen de vertu, de pieta,
  e de courage.
n'en mostro sa tranquilita
  maugra son vesinage.

Que res me fague uno querello
  de lou sauta:
quinto sarié la kyriello,
  te tou bouta!
Vesés, per tan d'eloge, hélas!
  que me mourfonde. . . .
d'Hercule aguet beson Atlas
  per pourta tout lou monde!

Que vese yeou? Pauro, que vivo
  qu'au n'en sies tu!
" Sieou Soubes," d'une voix plaintivo
  m'a respondu:
" en tens de pesto ai exerça
" l'art d'Hypoucrato;
" maugra mon art sieou trespassa,
  " que si l'y fiso es mato! "

Vesen clar que la Medecino
  ser plus de ren:
meriten la bonta divino
  en viven ben;
en fin lou fleou faren cessa
  per la priero:
mai, per estre vite exouça,
  la fau courte e sincero'

Observatour de quaranteno,
  qu'avés de tou,
dou paure soulagea la peno,
  regarda lou:
non mor que per la cruauta
  dou riche avare;
exerça vosto carita
  sur un segon Lazare!

Paure Avignon, aquesto pesto
  vai t'esquina!
N'en poudras plus leva la testo,
  tan sies sauna!
La caisso de ton Tresourié
  a fon curado!
Si non fondiés l'argentarié,
  n'ourié que d'aragnado!

Digne successour de San Pierre,
  l'imitas ben,
quan nous mandas sens ana quere
  de bel argen:
Dieou vous rende la carita,
  e que Gregoire
d'eissi cinquante ans ben conta
  vous suive dins sa gloire!

CAMILLE PITOLLET.

Paris.